
M.E.S., Numéro 133, Vol. 1, mars – avril 2024

<https://www.mesrids.org>

Dépôt légal : MR 3.02103.57117

N°ISSN (en ligne) : 2790-3109

N°ISSN (impr.) : 2790-3095

Mise en ligne le 30 mars 2024



Revue Internationale des Dynamiques Sociales
Mouvements et Enjeux Sociaux
Kinshasa, mars - avril 2024

**L'INTERCHANGEABILITE DU CONCEPT DE « PUISSANCE »
DANS LES RELATIONS INTERNATIONALES :
*approche théorique***

par

Fiston Clément KABAMBA NDIDIKIOK

Assistant

Héritier MUSIETA TAKWE

Chef de Travaux, ISDR/MISAY

*(Tous) Doctorants en Relations Internationales,
Université de Kinshasa*

Membre titulaire de l'Académie Congolaise des Sciences

Résumé

Cet article tourne et retourne les différents sens du concept puissance, concept à géométrie variable dans les Relations Internationales. Il analyse les différentes acceptions du concept au regard des intérêts nationaux qui varient selon les divers environnements qui s'imposent aux Etats. La plupart des auteurs souhaiteraient que les chercheurs en Science des Relations Internationales, prennent du recul devant l'unique assertion qu'ils ont tendance à octroyer à ce concept : celle de la force militaire, vecteur de domination.

Mots-clés : *puissance, interchangeabilité, relations internationales, théorie*

Abstract

This article aims to identify the different meanings of the concept « power », a concept with variable geometry in international relations. The article analyzes the different essences taken by the concept with regard to the national interests which vary according to the different environments which are imposed on the States. The author would like those interested in international politics to take a step back from the single assertion that they tend to attribute to this concept; that of military force, vector of domination.

Keywords : *power, interchangeability, international relations, theory*

INTRODUCTION

Estimant que la notion de puissance a été et restera intimement liée aux Relations Internationales, cet article se propose, au regard des écrits de Raymond Aron et de Joseph Nye, donner de manière plus élargie les différents sens que peut regorger ledit concept au-delà de son acception classique qui s'apparente à la force physique ou militaire.

En effet, si les Relations Internationales ne peuvent pas être comprises forcément comme actions et interactions de confrontation permanente entre ses acteurs les plus immédiats, il n'en reste pas moins qu'elles s'apparentent souvent à cette vision des acteurs pour laquelle l'affirmation par la puissance s'avère inévitable.

Le thème de la puissance est traditionnellement au cœur de la réflexion sur les relations internationales. Ces dernières sont, avant tout, les relations de puissance, le reflet de rapport de force¹. Selon Hans Morgenthau, « la politique internationale comme toute politique, est un combat pour la puissance².

Par ailleurs, la puissance en relations internationales est difficile à définir : soumise à l'évolution des moyens, à la disposition des acteurs, elle demeure un concept délicat à problématiser, l'enjeu étant de parvenir à s'extraire de la temporalité, souvent de court terme, imposée par les facteurs définissants la puissance, sans offrir une théorie inapplicable, car trop détachée des réalités. La pléthore de qualificatifs accolant le terme de « puissance » (hyper,

¹ Pascal BONIFACE, *Comprendre le monde. « Les relations internationales expliquées à tous »*, Paris, Armand Colin, 2017, p.65

² Hans MORGENTHAU, *Politics among nations*, Knopf, 1948, p.13

moyenne, régionale, mondiale), de même que les amalgames fréquents entrent « puissance », « pays », et « influence » témoignent de cette difficulté constante³.

Ainsi, tout au long de cette analyse, notre effort sera celui de déceler les différentes facultés que peut détenir le concept de « puissance » bien qu'élusif, en incluant son corollaire, « l'influence » sans lequel son interprétation reste limitée.

A la suite de notre mot introductif et à la lumière que revêt cette réflexion, notre étude se propose d'analyser quatre points hormis l'introduction et la conclusion. Le premier s'aligne sur le cadre méthodologique et théorique. Le deuxième passe en revue les analyses de Raymond Aron, chantre du thème de la puissance. Le troisième complète la réflexion d'Aron par celle de Joseph Nye, lui aussi, spécialiste des Relations Internationales réalistes dont l'unité analytique est la puissance douce ou le soft power. Le tout dernier point, établit une corrélation entre la puissance et l'influence, sans laquelle, sa compréhension est incomplète.

I. CADRE METHODOLOGIQUE ET THEORIQUE

Pour rendre opérationnelle cette analyse, nous nous sommes fait guider par les méthodes fonctionnaliste et comparative. En effet, l'analyse fonctionnelle de la culture part du principe que tous les types de civilisation, chaque coutume, chaque objet matériel, chaque idée et chaque croyance remplissent une fonction vitale, ont une tâche à accomplir, représentent une partie indispensable d'une totalité organique. La fonction est la contribution qu'apporte un élément à l'organisation ou à l'action de l'ensemble dont il fait partie⁴.

A la lumière de cette définition, le concept de « puissance » n'apporte pas seulement la fonction de la force à laquelle il est souvent apparenté ; il en possède d'autres selon que les acteurs des Relations Internationales, essentiellement les Etats, l'adoptent à l'environnement qui se présente devant eux, dans le but d'atteindre et de sauvegarder l'intérêt national.

Quant à la méthode comparative, conçue comme toute démarche scientifique consistant à rapprocher deux ou plusieurs objets d'analyse, appartenant à autant d'environnements collectifs, en faisant ressortir les différences et les ressemblances, le but étant d'accroître la connaissance soit de l'un, soit de chacun de ces objets⁵. Cette méthode nous a permis de soumettre le concept de puissance à l'analyse de deux auteurs : Aron et Nye pour en déterminer le rapprochement et l'épistémologie.

Enfin, pour rendre matérielle cette démarche, nous nous sommes basés sur la technique documentaire qui nous a permis de conquérir les données à travers essentiellement des ouvrages, des revues et d'autres travaux scientifiques.

II. RAYMOND ARON ET LE CONCEPT DE PUISSANCE

Aron récuse la puissance comme concept fondamental à partir duquel les Relations Internationales s'édifient et s'expliquent : Démarche paradoxale au regard de son livre paix et guerre entre les nations (paru en 1962).

Ce refus se fonde sur l'analyse critique qu'Aron mène contre l'école réaliste Américaine dont Morgenthau est la figure de proue. Cette école en effet, fait du concept de la puissance l'unité analytique des Relations Internationales ; C'est-à-dire les relations internationales supposant relations entre Etats, s'articulent par la puissance et pour la puissance.

La puissance devient donc **le moyen et le but** de la politique. L'école américaine se dit réaliste, et pour elle, le réalisme fait appel aux rapports de force. La force est donc le moyen par lequel la puissance s'affirme.

³ Mathilde BOYELDIEU, *entre rivalités avec les Etats-Unis et la chine, les enjeux de puissance de la Russie sur l'espace régional*, thèse présentée le 14 janvier 2021, institut national des langues et civilisations orientales, école doctorale n°265, langues, littératures et sociétés du monde, centre de recherche Europe- Eurasie(CREE), p. 68

⁴ DELAS, Jean-Pierre et MILLY, Bruno : *Histoire de pensées sociologiques*, Paris, Armand Colin, 2015, p.293.

⁵ BOUCHARD Gérard : *Comparer le Québec : approche, enjeux, spécificités*, in politique et société, vol. 30, n°1, 2011, p.57

Raymond Aron conteste cette approche mono conceptuelle des Relations internationales. Il estime par ailleurs que, la puissance comme force c'est-à-dire comme potentiel, comme capacité, comme ressources (militaires, économiques, morales, idéologiques) dont dispose une unité politique (Etat) est quantifiable alors que la puissance ne revêt pas toujours un caractère absolu en termes de quantité puisque d'une part, sa valeur ne se révèle que dans son application et d'autre part, cette application dépend d'un contexte à un autre. C'est dans des circonstances et en vue d'objectifs bien déterminés que la puissance met en œuvre les forces, qui ont avec elle un rapport instrumental. Cette précision d'Aron essaye de dissiper l'équivoque de l'école réaliste américaine confondant la puissance à la force.

Ainsi, la puissance au sens plus général est la capacité de faire, produire ou détruire. Le produire et le faire ne font pas forcément appel à la force alors que le détruire exige une certaine force mesurable.

La puissance d'un explosif, d'un tremblement de terre est mesurable, par contre celle d'une personne n'est pas mesurable rigoureusement en raison même de la diversité des buts que la personne s'assigne et des moyens qu'elle emploie. Un individu peut ou ne pas être fort (force quantitative : physique, matérielle, financière, etc.) mais impose ses avis aux autres par la ruse ou la persuasion par exemple. La puissance peut être transférée par le soft power : douceur comme le hard power : douleur.

Voilà pourquoi Aron pense que la puissance d'un individu est sa capacité d'influer sur la conduite ou les sentiments des autres. Sur la scène internationale, la puissance d'une unité politique (Etat, O.I, etc.) est la capacité d'imposer sa volonté aux autres unités. De cette définition naît un autre concept apparenté à la puissance : l'influence. Ainsi donc, la puissance n'est pas uniquement synonyme de la force, mais aussi de l'influence.

Sur le champ international, la puissance des acteurs de ce champ n'est pas à confondre avec la considération des forces disponibles.

Partant de ce qui précède, nous allons donner quelques exemples d'illustrations de cette nette différence entre puissance et force, considérant plus le concept d'influence ; et là, la puissance est contextuelle.

Dans les années soixante, il y avait disproportion de force entre les USA et la France. Le contexte de la guerre froide, permettait cependant à la France, de se doter de l'arme nucléaire, fruit de sa large autonomie de décision en dépit du fait que les USA n'étaient pas du tout d'accord. Les Usa face à cette initiative ne possédaient qu'une capacité inférieure d'influence.

Le triomphe américain sur le bloc de l'Est, présageait un monde unipolaire. Le contexte actuel, celui d'un monde de plus en plus polycentrique à cause de sa Complexité géoéconomique : les USA se font concurrencés par la chine qui fait partie des puissances émergentes, croissance économique de taille, le renforcement de l'union européenne; Complexité géopolitique : multitude de conflits à caractères divers: terrorisme, cybercriminalité ; Complexité géoculturelle : fondamentalisme religieux, islamisation du monde, voulue par les uns, décriée par les autres ; Complexité géo-environnementale : changement climatique à cause des émissions de CO₂, impérativité d'une solution d'ensemble modèrent la puissance américaine⁶.

La France se voit doter d'une influence beaucoup plus large en Afrique que les USA sur le plan politique. Ainsi, la physionomie de puissance n'est pas en rapport strict avec les forces en présence. L'extension de la puissance dépend aussi des objectifs poursuivis par la politique étrangère. S'agit-il de défendre son territoire ? Cependant, si l'influence, capacité de fléchir l'autre c'est-à-dire imposer sa volonté à l'autre est apparentée à la puissance, l'autre face, celle de ne pas se faire imposer la volonté de l'autre, en est aussi apparentée. Il en ressort une puissance offensive et une autre défensive. Aujourd'hui, l'Iran est dans cette seconde phase de la puissance comme étant capacité de non fléchissement au diktat occidental.

⁶ Clés de lectures d'un monde complexe, encyclopédie, 2012-2013, p. 2

En outre, il est important de signaler qu'en temps de paix, la pression économique est devenue de plus en plus une arme de choix de la puissance offensive, qui en temps de guerre, se sert des capacités militaires pour fléchir son adversaire⁷.

Quant à la puissance défensive, elle se catégorise aussi en temps de paix et en temps de guerre, la puissance défensive repose principalement sur la « capacité d'arrêter l'envahisseur »⁸.

Actuellement, l'Ukraine est dans la position de la puissance défensive en temps de guerre. Alors qu'en temps de paix, la puissance défensive dépend de la « cohésion de l'unité ».

La cohésion de l'unité, ou de la collectivité est l'élément central de la capacité défensive : « la condition suprême, presque unique, de la capacité défensive, est la cohésion de la collectivité, l'adhésion au régime (...) l'accord entre les membres de l'élite gouvernementale sur l'intérêt national »⁹

Les USA ont une puissance insignifiante par rapport à Cuba qui se dote d'un régime révolutionnaire et choisit le bloc de l'est. Cuba développe donc une puissance défensive (guerre froide).

Il faut, en réalité distinguer la puissance offensive en temps de paix (guerre froide) et de la puissance offensive en temps de guerre (guerre de l'Irak de 2003, guerre en Ukraine, en cours). Seule, cette seconde dépend de la force militaire et de l'emploi qui en est fait.

Que la puissance soit le facteur primordial des relations internationales et le moyen essentiel de la politique étrangère apparaît donc à Raymond Aron comme une déclaration vraie dans un sens vague, mais pauvre de sens d'une analyse serrée ou approfondie distinguant puissance, force et ressources. Sans doute, le rapport de forces fixe grossièrement la stratification (hiérarchie) entre Etats, mais on n'en déduit pas toujours et automatiquement le rapport de puissance : le contexte et les objectifs politiques déterminent les limites de l'usage de la force.

Aron est insatisfait par les analyses de Morgenthau qui ne considèrent que les données quantitatives comme facteur de puissance. Sans pourtant négliger ces données, Aron pense qu'elles doivent être prises avec réserve, sachant qu'elles peuvent évoluer dans un sens comme dans l'autre. Aron prône trois éléments fondamentaux : le milieu, les ressources et l'action collective. Ces trois éléments valent de la théorie à la pratique et sont évolutifs.

2.1. Le milieu

Le milieu, c'est-à-dire l'espace qu'occupent les unités politiques est une donnée inchangeable de la puissance au sens où il joue invariablement un rôle dans la définition des rapports de force. La Russie a dû plusieurs fois son salut à l'immensité de son territoire. Mais ce rôle peut connaître des évolutions considérables en fonction des progrès technologiques.

2.2. Les ressources

Les ressources comprennent les matériaux disponibles et le savoir qui permettent de les transformer en armes, le nombre d'hommes et la capacité de les transformer en soldats. Cette proposition n'est pas détachée des irrégularités. Le développement industriel peut être un élément de supériorité au 21^{ème}. Mais le contexte et les objectifs des belligérants peuvent l'annuler. Tels sont les cas de l'intervention des USA au Vietnam, la France en Algérie, la difficulté de l'occident dans la guerre asymétrique contre le terrorisme (Somalie, Sahel, Proche et Moyen Orient).

2.3. Action collective

Enfin, l'action collective du citoyen pour défendre son honneur en tant que peuple, sa grandeur en tant qu'Etat, la solidarité de toutes les forces vives de la nation en temps de paix comme en temps de guerre.

⁷ Mathilde BOYELDIEU, *op.cit.*, p.70

⁸ *Idem*, p.71

⁹ *Ibidem*, pp. 71-72.

De ce qui précède, la puissance, définie comme la capacité d'influencer sur le comportement des autres unités politiques, demeure le but prochain ou l'objectif ultime de la politique étrangère. C'est le second grief que Raymond porte contre Morgenthau. L'approche de Morgenthau se résume en ceci : puisque les unités politiques cherchent à s'imposer l'une à l'autre leur volonté, l'essence de la conduite de la politique étrangère consiste à maximiser cette influence, rechercher la puissance : puissance comme objectif.

Ici également, Aron réfute l'idée que la puissance soit le seul objectif de la politique étrangère d'une unité politique sans tenir compte du contexte.

Dans le contexte de la crise ayant entraîné le chômage en 2008, nous pensons que, les Usa et la France pour ne citer que ces puissances nucléaires, sûres d'avoir un arsenal militaire dissuasif comme bouclier, dans les actions qu'elles avaient posées avec les autres partenaires, se concentraient à l'objectif de ne résorber le chômage que d'utiliser leurs capacités militaires.

Le tiers monde dans le contexte de la mondialisation débridée, a intérêt, de faire de sa diplomatie, une diplomatie de développement. Aron estime que ce sont souvent les régimes totalitaires qui consacrent tous les efforts dans la préparation à la guerre, dans la peur de se faire disparaître mutuellement. C'est aussi lorsque la politique étrangère se résume à la gloire ou à la vision d'une seule personne¹⁰. C'est le cas avec Hitler. Nous pensons aussi que l'Amérique va en guerre de George Bush Junior dont la vision appartenait à une clique de la droite américaine, les néo conservateurs, rêvaient depuis, d'une Amérique hyperpuissante sans contrepoids et avaient estimé que le président Clinton, par sa modération, ralentissait l'avènement de cette aire alors que l'ex URSS s'était effondrée.

En outre, la démonstration actuelle de la Russie au cœur de l'Europe (annexion de la Crimée et guerre en Ukraine) dessine cette envie exacerbée du président Poutine à pouvoir reconstruire la Russie sur les décombres de l'ex-URSS.

Il ressort clairement que l'un des facteurs qui formalisent la puissance est l'humain. La puissance ne dépend pas uniquement de l'unité politique, mais aussi de celle de l'individu qui l'exerce.

Limiter l'objectif de la politique étrangère à la mobilisation des ressources (militaires, économiques, humanitaires) donc la force pour se faire respecter, se faire craindre, imposer sa volonté sans pourtant penser à l'âme, c'est-à-dire aux aspirations profondes de l'homme pour qui l'élaboration et l'application de la politique étrangère s'effectuent, a été sans doute la raison de la chute de l'ex-URSS. En effet, la course effrénée aux armements a laissé un fossé économique qui a poussé l'ex-URSS à repenser sa politique étrangère. Les objectifs fixés par rapport à la priorité due aux aspirations de l'homme sont pratiques, non idéels.

Aron pense enfin que le concept de puissance reste valable parce qu'en toute société, intra étatique : (ici la puissance égale pouvoir ou inter étatique), champ des relations internationales, la pluralité des intérêts et des troupes produit une naturelle lutte d'influence. Mais cette capacité peut obéir de plusieurs façons pour une pluralité de fins.

III. LA COMPREHENSION DU CONCEPT DE LA PUISSANCE PAR JOSEPH NYE, ANALYSE CONFORME A CELLE DE RAYMOND ARON

De prime abord, il est important de préciser que Aron ne remet pas en cause la dimension militaire de la puissance dans les Relations Internationales ; il pense qu'elle est relative, c'est-à-dire contextuelle.

Cet auteur pense que la puissance intègre la contrainte, le commandement et l'influence en raison de la diversité des buts et des moyens qu'on s'assigne.

Parallèlement, Joseph Nye dans la description de la puissance américaine de l'après-guerre froide, dans son livre *Baund to lead-the changing Nature of American power*, estime que la puissance étant fondamentalement une relation, son évolution à propos d'un acteur (unité politique)

¹⁰ Raymond ARON, *Démocratie et totalitarisme*, Paris, éd. Gallimard, 1965, p.23.

particulier suppose un examen du contexte. Dans le cadre de cet examen, peuvent être déterminés les facteurs dominants à l'époque considérée de la puissance, qui est une faculté de faire (aspect de la force) et de faire faire (aspect d'influence), c'est-à-dire d'amener les autres à faire ce que l'on veut. Le spectre de la puissance par lequel Nye s'efforce de rendre compte les modes d'exercice de la puissance entre deux pôles extrêmes, le *hard power* (de la coercition militaire) et de *soft power* (persuasion, influence, discours) sont en lien prouvé avec la conception Aronienne de la puissance.

Joseph Nye démontre la modification des facteurs de puissance ayant affecté son absolutisme militaire : le renforcement de l'interdépendance économique, l'émergence et l'affirmation d'acteurs transnationaux, le développement du nationalisme dans les Etats faibles, l'expansion de la technologie, la modification des grands enjeux de la politique internationale, le développement mondial des techniques de transport et de communication, le développement des multinationales, etc. C'est ainsi par exemple pour un pays comme les USA, la question cruciale n'est pas de savoir s'ils vont s'engager dans le 21^{ème} siècle pour prouver leur hyper puissance à partir de plus larges ressources qu'ils possèdent, mais dans quelle mesure ils seront capables de contrôler l'environnement international pour amener les autres nations à agir selon leurs vues. Là encore, la notion d'influence prime sur celle de la force.

Dans le même ordre d'idée, la puissance globale, pour un grand pays s'exerce moins aujourd'hui sur le mode de commandement ou de la contrainte que sous la forme de l'influence, influence mesurée notamment par la capacité à orienter le comportement de nations partenaires, ou à s'assurer une prépondérance dans les processus de codécision. Le président Obama ayant bien compris cette urgence, réussit à mélanger le « *hard power* » (le coup de canon) au *soft power* (la diffusion de la puissance par la persuasion) pour arriver au *Smart power* (la doctrine de l'intelligence), version 21^{ème} siècle de la puissance¹¹.

Nye propose d'un côté les facteurs matériels de la puissance où il y a ressources de base : territoire et population, capacité militaire, capacité économique, potentiel scientifique et technologique, et de l'autre, les facteurs immatériels au nombre desquels, la cohésion nationale, le rayonnement culturel, l'influence sur les institutions internationales.

Chaque concept de puissance proposé par Aron trouve sa place dans l'un ou l'autre élément des facteurs matériels ou immatériels de Nye. Le milieu figure dans les ressources de base ; les ressources dans les capacités militaires et économiques, potentiel scientifique et technologique ; enfin, la capacité d'action collective, Nye l'identifie par la cohésion nationale.

Nye comme Aron insistent sur le caractère dynamique de ces concepts d'autant plus que leur validité dépend de l'évolution historique des Relations Internationales.

Aron comme Nye ont le mérite d'avoir fait ressortir du concept de la puissance un autre concept que la force : l'influence, à partir de laquelle les moyens et les buts de la politique étrangère sont indéterminés. Leur vrai - problème, est la mono-interprétation des Relations Internationales à partir du concept de la puissance par les réalistes américains, notamment Morgenthau dont les théories mathématiques et économiques sont assimilées.

L'épistémologie aronienne du concept de la puissance trouve sa source dans les écrits d'Emmanuel Kant, Max Weber et Surtout Clausewitz. Tous ces savants ont réfléchi sur la valeur des concepts à caractère variable.

Clausewitz par exemple, l'une de figure de proue des théoriciens de la guerre, a réussi, dans son livre « penser la guerre », publié en 1976, à expliquer ce concept sans pour autant en déduire l'histoire. Séparation entre le concept et l'expérience qui est l'histoire. Pour celui qui cherche à comprendre ce phénomène dans sa généralité, d'emblée se trouve devant une difficulté. Comment comprendre à partir d'un concept unique, un phénomène qui présente une diversité quasi infinie ?

¹¹ Kandel MAYA, « Obama et la politique étrangère américaine », in *politique étrangère américaine* (août 2014), n°302, pp. 20-33.

IV. PUISSANCE ET INFLUENCE : LES DEUX NIVEAUX DE COMPREHENSION

Chacun de ces deux concepts a un niveau de compréhension qui le diffère de l'autre. En effet, en dépit du lien téléologique qui existe entre les deux (faire imposer son point de vue à l'autre soit par la puissance soit par l'influence), chacun recouvre différemment sa spécificité d'action.

La puissance reflète souvent un ordre international de confrontation et de rapports de force. Pour ainsi dire, la notion de puissance a longtemps défini l'étude des relations internationales de l'école réaliste ou classique et malgré les analyses libérales, dont les courants transnationalistes représentent la génération contemporaine, tendant à surestimer les dynamiques de coopération et d'intégration ; la puissance reste, si pas le seul objet à partir duquel les relations internationales se comprennent, mais l'une des dimensions essentielles.

La puissance s'applique donc dans un environnement international belliqueux où la force militaire et corollaires en sont les moyens.

Dans un monde beaucoup plus complexe, appelant à une action commune et consensuelle, la définition de la puissance, telle que conçue par les réalistes, est en train d'être redéfinie, faisant émerger la stratégie d'influence. En tout état de cause, l'influence définit la capacité des acteurs étatiques ou non, à faire triompher leur point de vues ou intérêts par des moyens autres que la force (coercition), en suscitant l'adhésion à leur égard sans employer la contrainte pour ce faire. Ainsi, l'influence (capacité d'attraction) résonne comme un moyen de destiné manifeste qu'un acteur international utiliserait pour imposer sa marque politique ou économique¹².

Au lieu des facteurs classiques de la puissance comme la démographie, l'économie, la force militaire, le territoire, les ressources, etc., l'influence fait appel à la culture, la langue, le rayonnement.

Nous estimons en revanche que certains facteurs qui alimentent l'influence peuvent être négatifs, notamment la ruse ou *sharp power*, nouveau concept de puissance qui fait référence aux méthodes d'influence subversive développées par un pays à l'encontre d'un autre. Ce concept a été théorisé en 2017 par Christopher Walker et Jessica Ludwig, chercheurs à la national Endowment for democracy (NED) et visait spécialement à conceptualiser les méthodes d'ingérence de la Russie et de la Chine aux Etats-Unis durant les élections présidentielles¹³.

En plus, l'influence ne doit pas être considérée comme une puissance par défaut. Mais comme une notion mobilisatrice, car elle démontre une certaine normalisation de l'action internationale puisqu'elle ne véhicule pas, dans un discours politique ou diplomatique, les mêmes craintes, suspicions ou connotations que la notion de puissance.

CONCLUSION

« Depuis les temps immémoriaux nous avons vu les Etats chercher tous les moyens économiques, financiers et territoriaux pour accéder à la puissance »¹⁴.

De Niebuhr, en passant par Schuman, Spykman, Morgenthau jusqu'à Aron, pour l'Etat, la recherche de la puissance afin d'atteindre ses fins, demeure importante. Cette recherche a été effrénée et impitoyable dans les années 1920, plus équilibrée pendant la guerre froide (équilibre des forces), et plus collégiale après la chute du mur de Berlin au regard de la complexité des relations internationales due entre autres à la multiplication des puissances et à l'aggravation des problèmes internationaux (terrorisme, crises sanitaire, écologique, etc...).

En effet, l'intérêt national qui conduit et motive la recherche de la puissance, pour lequel les Etats compatissent, se résume en trois dimensions : politique, économique et culturelle. Au plan :

¹² Joseph NYE, *Soft power-the means to success in world politics public affairs S.I.*: 2004, S.n ISBNIO-58648-306-4.

¹³ Mathilde BOYELDIEU, *Op. cit.*, p. 74.

¹⁴ Jean Bechmans LABANA LASAY'ABAR, *Séminaire des théories contemporaines des relations internationales*, Kinshasa, édition Sirius, 2019, p.15.

- politique, l'intérêt national poursuit les objectifs de sécurité ;
- économique, l'intérêt national est guidé par des objectifs de prospérité ; et
- culturel, l'intérêt national poursuit les objectifs d'identité.

Ainsi, chaque Etat se bat au travers de la puissance (et corollaires et/ou influence), la recherche et l'utilise comme vecteur afin d'atteindre son objectif ultime qu'est l'intérêt national. L'Etat recherche soit la protection de son intégrité territoriale, soit la prospérité de son peuple en lui accordant plus d'opportunités de production, d'évacuation et de consommation, soit la défense de son identité et de son honneur.

En outre, toute l'histoire de la construction des Etats passe par la guerre et la polémologie (puissance à travers les capacités militaires¹⁵). Ces dernières n'ont pour but que l'intérêt national. Dans la guerre du Péloponnèse théorisé par Thucydide (431-404), Athènes cherche à élargir ses espaces car, plus il les gagne, plus il est craint par ses voisins, notamment Sparte. Son intérêt national est dans ce contexte de dimension politique.

Le conflit ayant produit la seconde guerre mondiale est à l'aube, identitaire. Adolphe Hitler se voit investi du monopole de ne gérer le monde que par la prédominance raciale. A ses yeux, la race allemande et celles de ses alliés italien et japonais sont les seules, capables grâce à leur pureté à gouverner (le Nazisme).

Pendant la guerre froide, l'intérêt national est aussi politique qu'économique (course aux armements pour vaincre son adversaire en cas d'une éventuelle guerre déclarée et prospérité des peuples pour l'essor industriel). De cet affrontement froid soit-il, les USA s'en sont sortis plus ou moins vainqueurs. D'un côté, ils ont poursuivi la course aux armements pour se défendre et/ou détruire au cas où ils seraient attaqués, de l'autre côté, les USA ont multiplié les opportunités géoéconomiques.

La guerre à l'Est de la RDC depuis 1997, est aussi une illustration des divers intérêts où sont mêlés et entremêlés plusieurs acteurs (Etats, les organisations internationales, les organisations non gouvernementales internationales, les multinationales et individus).

Par ailleurs, paix et iréologie (puissance à travers l'influence aux moyens de la persuasion, parfois de la ruse¹⁶), s'appliquent également pour l'intérêt national, les accords, les négociations, les coopérations, les contrats en sont les manifestations.

La paix et la guerre aiguisent la recherche de la puissance. Elles sont inéluctablement liées. Le problème de la paix et de la guerre est l'un des plus cruciaux posés à l'humanité, et même la solution technologique, démocratique ou juridique ne sont une réponse positive. Elles peuvent tout aussi bien, comme le développement des armements ou l'humiliation du consentement, débaucher sur des façons plus faciles et plus déterminantes de répandre la terreur et la vengeance, ainsi de rechercher la puissance¹⁷.

Enfin, puisque la puissance est « la mise en œuvre des forces (forces militaires, économiques, et morales) » qui dépendent du triptyque « milieu, ressources, action collective » pour la sauvegarde de l'intérêt national, pourrions-nous l'évaluer en fonction de ces forces ? Nous pensons qu'une telle entreprise ne donnerait non seulement de résultats probants, mais aussi qu'elle se révélerait néfaste. En effet, il y a tellement d'écarts entre la puissance défensive et la puissance offensive, la puissance en temps de guerre qu'en temps de paix, la puissance par l'influence aux moyens de la persuasion que de la ruse, la puissance à l'intérieur d'une zone géographique qu'au-delà de cette zone que la mesurer de manière absolue et intrinsèque est nuisible et inutile. A ceci, s'ajoute le fait que la puissance d'un Etat dépend également de la vision de son dirigeant, ce qui complique davantage le processus d'évaluation.

¹⁵ Henry MOVA SAKANYI, *La science des relations internationales, essai sur le statut et l'autonomie épistémologique d'un domaine de recherche*, Paris, l'Harmattan, 2015, pp. 303-304.

¹⁶ Henry MOVA SAKANYI, *Op.cit*, p. 312.

¹⁷ Pascal BONIFACE, *Op.cit*, p.234.

C'est donc la multiplicité des facteurs qui complique l'évaluation de la puissance. A une certaine époque, le monde a recouru à des qualificatifs de puissance, qui sans aller jusqu'à proposer une évolution chiffrée de la puissance, établissent une hiérarchie précise (hyper puissance, grande puissance, puissance régionale, puissance moyenne, etc...) qui peut s'avérer trompeuse dans certains cas (l'échec de l'hyperpuissance américaine au Vietnam par exemple, impensable au regard de « l'évaluation » de leur puissance respective) ; nous pouvons ajouter la résistance de l'Ukraine aux assauts russes même si celle-ci est très soutenue par l'Occident : « c'est cela aussi le contexte difficile de l'évaluation de la puissance ».

BIBLIOGRAPHIE

- ARON Raymond, *Démocratie et totalitarisme*, Paris, éd. Gallimard, 1965.
- BONIFACE Pascal, *Comprendre le monde. « Les relations internationales expliquées à tous »*, Paris, Armand Colin, 2017.
- BOUCHARD Gérard, « Comparer le Québec : approche, enjeux, spécificités », in *Politique et société*, vol. 30, n°1, 2011, pp.57-74
- BOYELDIEU Mathilde, *Entre rivalités avec les Etats-Unis et la chine, les enjeux de puissance de la Russie sur l'espace régional*, thèse présentée le 14 janvier 2021, institut national des langues et civilisations orientales, école doctorale n°265, langues, littératures et sociétés du monde, centre de recherche Europe- Eurasie(CREE).
- Clés de lectures d'un monde complexe, encyclopédie, 2012-2013.
- DELAS, Jean-Pierre et MILLY, Bruno, *Histoire de pensées sociologiques*, Paris, Armand Colin, 2015.
- LABANA LASAY'ABAR Jean Bechmans, *Séminaire des théories contemporaines des relations internationales*, Kinshasa, édition Sirius, 2019.
- MAYA Kandel, « Obama et la politique étrangère américaine », in *Politique étrangère américaine* (août 2014), n°302.
- MORGENTHAU Hans, *Politics among nations*, Knopf, 1948.
- MOVA SAKANYI Henry, *La science des relations internationales, essai sur le statut et l'autonomie épistémologique d'un domaine de recherche*, Paris, l'Harmattan, 2015.
- NYE Joseph, *Soft power-the means to success in world politics public affairs S.I.*: 2004, S.n ISBNIO-58648-306-4.